



CULTURE ET DEMOCRATIE
~~Fundação Cuidar o Futuro~~

SOMMAIRE

- Chapitre I - Une double liaison
- . Démocratie et identité culturelle
 - . Démocratie et développement
- Chapitre II - Concepts et réalités diachroniques
- . L'homme exilé dans son temps
 - . Des contenus culturels pré-scientifiques
 - . Des contenus démocratiques en évolution
- Chapitre III - De la culture au système culturel
- . Un système où "tout se tient"
 - . Une approche systémique
- Chapitre IV - Le système culturel aux prises avec la société d'aujourd'hui
- . Système culturel et environnement
 - . Système culturel et technologie
 - . Système culturel et Mass Media
- Chapitre V - Pour une participation créatrice
- . Aux racines de la participation : l'acte culturel
 - . Les lieux de la participation
- Chapitre VI - Des voies pour une démocratie culturelle
- . Culturaliser la société
 - . Socialiser la culture



Fundação Cuidar o Futuro

I. UNE DOUBLE LIAISON

1. La démocratie est liée à double titre à la culture.

D'abord, la démocratie puise dans la culture son dynamisme, sa raison d'être. Le pouvoir du peuple (pour le peuple, issu du peuple) n'a de sens que dans la mise-en-oeuvre des valeurs et des mythes qui forment la toile de fond culturelle où les actes du peuple s'inscrivent. Parler de démocratie (au-delà des mots creux des grands meetings politiques) est une évocation d'histoire commune, une invocation d'un vouloir commun. Histoire et vouloir qui sont les versants dans le temps de la culture d'un peuple.

Deuxièmement, la démocratie est en rapport avec la culture à travers le concept et le processus de développement. L'histoire des deux dernières décennies montre sans ambiguïté que là où le développement ne réussit pas à satisfaire les besoins des hommes et des groupes, la démocratie est atteinte dans ses propres fondements, en ouvrant facilement la voie à "la tentation totalitaire". Par ailleurs, l'échec des stratégies internationales du développement conduit à l'abandon de la perspective économiciste qui avait présidé à leur élaboration et pose, avec urgence, le besoin de rechercher la matrice culturelle du développement.

Démocratie et identité culturelle

2. Il ne peut y avoir de démocratie stable qu'avec le support



d'une identité culturelle collective, qui soit expression des racines du peuple , à la fois dans l'espace et dans le temps.

Toute société se reconnaît, se dit et se produit à travers et dans les signes multiples de sa physionomie culturelle. Ce qui veut dire l'importance de toutes les cultures diversifiées qui habitent l'espace social : culture de différents groupes socio-professionnels, culture rurale et urbaine, cultures de sociétés à dominante jeune ou de population adulte et âgée, cultures de différentes ethnies ou de groupes d'immigrés, etc.

L'interaction de ces cultures n'est nullement statique : elle est perçue à travers les affrontements, voire les conflits qui aiguïsent les traits distinctifs de chaque groupe et les rendent identifiables. La démocratie est en jeu dans une telle interaction.

L'identité culturelle n'étant saisissable que dans le jeu des complémentarités et des contradictions, la démocratie ne peut nullement s'identifier à un quelconque "ordre" établi. Elle puise, au contraire, dans ce continuel bouillonnement culturel sa capacité d'incarner et d'exprimer les aspirations et les valeurs d'un peuple.

3. De même, l'action récurrente entre les valeurs culturelles du

passé et celles d'aujourd'hui ne peut être perçue que dans un mouvement dynamique. Certes, il y a des données apparemment statiques - patrimoine culturel de biens et d'établissements humains, acquis de l'histoire et de la langue - qui constituent des repères indispensables au façonnement d'une identité. Cependant, l'importance relative attribuée à tel ou tel facteur découle des valeurs et des perspectives créées par l'élaboration de la culture aujourd'hui.

Dans cette logique, les institutions de la démocratie ont, en elles, la permanente tentation de s'appropriier le passé pour en faire une interprétation qui "convienne" à leur moment historique. La référence à un patrimoine de biens et de valeurs tout à fait statiques cache souvent des tendances idéologiques nettement conservatrices. Seule une culture qui sans arrêt "désinstalle" la logique interne de l'acquis peut fournir à la démocratie des repères culturels libres par rapport aux tendances idéologisantes.



4. Dans le rapport entre, d'un côté, les racines culturels et, de l'autre, la démocratie, il ne saurait être nullement question de ce qu'on appelle à juste titre "le paradis perdu de la culture originelle". Il ne s'agit pas de croyance à un passé qui resterait intact et qu'il faudrait à tout prix restaurer. Ni non plus de "réserves" culturelles destinées à une manipulation de folklore.

L'identité culturelle est interpellation de ce qui est acquis

(historique, ethnologique ou même géo-politique) par ce qui est vivant dans la société d'aujourd'hui. En tant que système d'organisation des hommes dans la cité, la démocratie rend possible l'expression de l'identité culturelle, en permettant au corps social : a) de puiser à ses sources; b) de se connaître en tant que réalité diversifiée; c) de s'exprimer à travers de multiples mouvements conflictuels sans s'y aliéner; d) de refaire à chaque étape historique ses propres interprétations de l'acquis et donc, d'établir ses repères temporels.

L'identité culturelle, née d'un passé, s'étoffe et s'actualise à travers la pluralité des expressions du vécu social du présent. Cette pluralité suppose "la confrontation des altérités", qui se manifestent souvent par des antagonismes, voire des exclusions.

La visée démocratique de la société consiste à concevoir, à partir de l'écartèlement produit dans le tissu social par d'innombrables formes d'altérités, une vision unificatrice des idées et des actes. En d'autres termes: à rendre possible un projet de société, à esquisser les grandes valeurs capables de motiver un vouloir commun.

5. Le projet de société est donc une composante majeure de l'identité culturelle. L'absence de projet de société - finalités, valeurs, modes de "convivance", - vide à court terme



la démocratie de son contenu vital en la réduisant au simple jeu des mécanismes formels. Mais la démocratie elle-même détermine la possibilité d'existence d'une telle composante. D'abord parce qu'elle suppose que les hommes et les groupes aient acquis un statut de liberté et d'égalité qui leur permette de contribuer activement à la détermination de la société qu'ils veulent bâtir. Deuxièmement, parce que, en étant liée à des citoyens situés historiquement et géopolitiquement, elle empêche la culture de flotter dans le "non-lieu" de l'utopie et lui permet de s'enraciner dans un terrain daté et limité, où elle peut devenir identité culturelle.

Démocratie et développement

Fundação Cuidar o Futuro



6. Les rapports de la démocratie à la culture par la médiation du développement se situent à trois niveaux : a) celui du constat de la relation développement/démocratie dans le monde; b) celui de l'analyse de l'idéologie qui a soutenu les efforts de développement; c) celui, enfin, de la recherche de nouveaux systèmes opérationnels de développement.

D'abord le constat : l'établissement d'une démocratie pleine s'accomode mal du concept et des politiques de développement actuellement à l'oeuvre dans le monde. Le concept dominant de développement est synonyme de croissance économique. Ce concept est non seulement présent dans les politiques

nationales mais aussi dans les instances internationales officielles, notamment dans les Stratégies Internationales du Développement et dans la soi-disant "aide-au-développement". Beaucoup de pays dits en développement sont obligés de faire le choix difficile entre, d'une part, la croissance indispensable à leur survie et, d'autre part, l'établissement des structures et institutions démocratiques. On assiste ainsi à deux situations qui peuvent être décrites de la façon suivante : là où il y a poursuite acharnée des buts quantitatifs du développement, entendu comme seule croissance économique, il y a, très souvent, violation de principes établis et reconnus dans les vieilles démocraties; là où il y a des formes d'exercice du pouvoir du peuple culturellement enracinées mais encore pré-industrielles, ces formes ne sont pas reconnues comme éléments démocratiques ni utilisés pour la mise-en-oeuvre des politiques de développement.

Il faudrait alors se demander jusqu'à quel point les démocraties de l'hémisphère Nord sont rendues possibles aux dépens de l'étranglement des démocraties de l'hémisphère Sud. Chaque crise économique au niveau mondial (inflation, chômage, matières premières, crise de l'énergie) semble ébranler les fondements mêmes des démocraties : systèmes de répression plus ou moins subtiles à l'égard de manifestations des travailleurs, contrôle de l'économie sur le politique jusqu'à la corruption, etc... . La question nous est donc posée : est-il possible d'harmoniser le binôme démocratie/développement, tant que le développement reste entendu comme simple processus de croissance matérielle ?



7. L'idéologie qui soutient un tel concept de développement et toutes ses séquelles est étroitement liée à l'implantation industrielle. D'où sa caractérisation comme idéologie "industrialiste". Telle idéologie est axée sur un code de croyances qui prétendent s'imposer comme loi universelle. À savoir : 1) les ressources naturelles sont illimitées, la croissance quantitative n'ayant donc pas de plafond; 2) la modernisation de tous les aspects de la vie selon les modèles des pays les plus industrialisés est une exigence inéluctable; 3) la répétition historique oblige toute société à parcourir, avec un décalage de 50, 100 ou 200 ans, les mêmes sentiers; 4) la science et la technique résoudront à terme tous les problèmes ; 5) la science économique (qu'elle soit keynésienne ou marxiste) est le guide incontesté de toutes les politiques et décisions.

Fundação Cuidar o Futuro

Dans un tel système, l'économie, (qui devrait se situer au niveau du langage, des signes, de l'outil, - donc, en tant que moyen) est érigée en but suprême. Or quand elle devient un but en soi, l'économie suit ses lois propres et constitue un univers à part avec une logique inflexible. Cette inversion de valeurs qui amène à l'utilisation des moyens comme fins, conduit à l'enracinement de schémas de répression qui ne manqueront pas d'ébranler, à terme, les fondements de la démocratie.

8. La recherche de nouveaux systèmes opérationnels de développement devient donc impérative. L'échec du processus de



développement des deux dernières décennies et l'échec d'une culture divorcée de l'évolution économique et politique du corps social tout entier sont évidents. Le mariage culture et développement ne semble pas faisable avec les outils et les préjugés qui nous sont imposés par "l'industrialisme". Une nouvelle matrice culturelle reste à trouver : "de nouveaux modèles culturels ne peuvent sortir que d'une démarche délibérée posant la question culturelle à toutes les étapes de la politique et des projets de développement économique, agricole et industriel". (1)

Il n'y aura de processus démocratique dans l'immense majorité des pays que dans la mesure où le développement s'ouvrira à un autre chemin. Ce chemin-là ne pourra être trouvé qu'à la lumière des repères culturels de chaque espace géographique (région ou pays) passés au crible des valeurs culturelles d'aujourd'hui: "il ne peut y avoir de développement viable sans une néo-culture qui relie dynamiquement le passé à l'avenir." (2) L'avenir de la démocratie est ainsi lié à l'évolution de la culture et à la place qu'elle prend dans la détermination des buts et des moyens du développement.



Fundação Cuidar o Futuro

II. CONCEPTS ET REALITES DIACHRONIQUES

9. L'humanité se trouve aujourd'hui confrontée à des changements profonds, à un rythme qu'aucune autre époque n'a connu. L'enchaînement des guerres, la violence et l'agressivité dans le quotidien, l'incapacité des Etats de gérer les intérêts des peuples, une économie de production à outrance, le remplacement de la nature par des milieux artificiels déséquilibrés... voilà des symptômes qui relèvent d'un mal profond qui touche les racines mêmes de la culture de notre temps.

Le sentiment généralisé est celui de déracinement. On se sent "émigré" dans le temps, sans savoir très bien où ce "départ" nous conduit. On parle de "sociétés bloquées", d' "inexistence de sens", de "vies sans lendemain". Faut-il se désespérer de ne trouver aucune issue à une telle situation ?

Les pessimistes, prophètes d'un futur sans espérance, annoncent dès maintenant non seulement la fin de la civilisation dans laquelle nous vivons, mais aussi la fin de toute vie sur la planète.



Ce n'est pas notre position. Nous croyons à la capacité de l'homme de gérer la complexité croissante du monde d'aujourd'hui.

Pour cela le pas décisif est, à notre avis, celui de syntoniser la culture avec la mouvance social de notre temps. Tant au niveau individuel qu'un niveau collectif, nos repères culturels se trouvent dépassés par la civilisation technique. A nous de rendre à l'ensemble du corps social l'horizon culturel qu'il a perdu.

L'homme exilé dans son temps

10. Le rapport de l'homme à la culture est pour la plupart de nos contemporains une rapport brisé. La culture n'étant plus un savoir global et des éléments culturels étant éparpillés dans tout le corps social, l'homme saisit difficilement son rapport à la culture. C'est pourquoi nous pouvons à juste titre nous demander qu'elle est la signification aujourd'hui de l'expression "un homme cultivé".

Jusqu'à l'aube de l'informatique et des mass media, l'homme cultivé était celui qui avait en lui-même le dépôt de la sagesse humaine telle qu'elle avait été acquise tout au long de l'histoire. Il était familier des mythes grecs, en lui se côtoyaient Shakespeare et Dante, Goethe et Dostoïewsky. A son oreille était familiers les sons du clavecin comme ceux du trombone, en tous il trouvait une harmonie connue.



La science qu'il connaissait s'arrêtait à l'univers newtonien avec les grandes lois de la dynamique et celle, fondamentale, de la gravitation universelle. Son univers était celui de l'ordre, de l'équilibre, de la certitude. Il se devait d'être apte à reconnaître la lumière d'un primitif flamand ou les bleus lumineux des italiens du Moyen Âge. La réflexion lui fournissait les repères mythiques et conceptuels d'où jaillissait la création de son imaginaire. C'était l'homme encore capable d'avoir une "weltanschauung".

11. À l'opposé, l'homme d'aujourd'hui - quoique nourris des colonnes d'évènements culturels de tous les hebdomadaires - ne peut plus prétendre à la récapitulation dans l'histoire personnelle de l'histoire de la pensée et de la création humaines. Chaque évènement sitôt capté est remplacé par l'écho d'un autre. Il n'y a pas de temps pour s'émouvoir. Tout au plus, dans l'accablante certitude qu'il ne peut pas regarder les choses dans leur profondeur, l'homme se promène dans le monde pour en prendre des photos. Dans les locaux touristiques, il cherche d'abord les cartes postales et puis les sites mêmes; dans le monde tout autre des informations il ne capte que ce qu'il connaît déjà. L'homme semble avoir atteint la saturation. Le savoir multiplié à l'infini et hyper-spécialisé l'entraîne à terme vers l'ignorance. Le rapport entre l'acquis et le mouvement du présent semble de plus en plus diacronique. Les grandes synthèses sont remplacées par des analyses de plus en plus sectorielles. C'est le processus



de fragmentation dont parle Prem Kirpal : "Nous sommes, en tant qu'individus, dépassés, voire annihilés par un processus de fragmentation, dominés et obsédés par le besoin de recourir à l'analyse, à la mécanisation et à une spécialisation à outrance." (3)

12. L'homme devient ainsi un "exilé" dans son temps. Non seulement les composantes du savoir sont diverses, mais c'est le rapport même entre le savoir et le réel qui fait problème.

Au-delà ou en deçà de la possibilité de saisir le réel comme objet, l'époque où nous vivons va jusqu'à poser la question de la consistance même du réel. Selon l'expression de Michel de Certeau : "Un clivage se produit entre ce qui se dit, mais n'est pas réel, et ce qui est vécu, mais ne peut plus se dire" (4). Où, pour reprendre les mots de Prem Kirpal "l'abîme entre la pensée et l'action est plus profond encore que le fossé qui sépare les riches des pauvres" (5)

Comment dépasser ce fossé et rétablir le lien essentiel entre le savoir et le réel ? Comment redonner aux individus et aux masses populaires le sens de la maîtrise de leur propre vie, qui est la base même de toute démocratie ? Voilà des questions qui restent en suspens dans toute réflexion sur la culture et donc sur le contenu culturel de la démocratie.



Des contenus culturels pré-scientifiques

13. Les sociétés modernes sont de plus en plus marquées par l'influence de la science et de la technologie. La civilisation qui en découle a beau être appelée de civilisation technique, les connaissances qui la sous-tendent restent étrangères à l'immense majorité des hommes. En effet, comme le dit Jean Ladrière : "quand la science apparaît en scène, c'est comme un corps étranger au système de représentations culturelles, ou comme un type ésotérique de connaissances réservé à un petit nombre d'initiés et sans implications réelles pour le système de connaissance partagé par la population dans son ensemble." (6) Il s'agit ainsi d'une disjonction qui commence par être subie par certains membres d'une communauté donnée, mais qui très tôt atteint la civilisation toute entière. Elle est alors vécue comme fragmentation, désintégration, qui va jusqu'à mettre en cause la civilisation.

14. La culture est touchée par la science et par sa mise-en-œuvre à plusieurs niveaux : "l'effet direct de la science sur le système de représentations; l'effet indirect sur l'environnement créé par l'homme à partir de la technologie ; l'acceptation croissante de projets de futur, correspondant à une autre forme de temporalité" (7).

La question fondamentale est celle de savoir comment la culture peut redécouvrir son "intégrité" dans une civilisation



dont les repères ont changé radicalement avec le savoir scientifique et les technologies qui en découlent. D'un côté, la dynamique propre au monde scientifique et à la compréhension de ses lois amène à poser les problèmes de notre temps en termes qui sont déjà post-industriels. De l'autre côté, ni la société dans son ensemble ni l'homme individuel n'ont encore réussi à élaborer une culture où l'acquis scientifique soit présent. L'énoncé de "société post-industrielle" ne peut avoir de traduction culturelle adéquate tant que la culture n'a pas assimilé les conquêtes de la science en tant que repères crédibles et nécessaires de la pensée.

Une telle traduction est, à la fois, le résultat d'une démarche volontariste (politique, culturelle et éthique) et la conséquence d'un processus anarchique, non déterminé à l'avance, de graduelle assimilation de phénomènes nouveaux toujours à l'oeuvre dans le tissu social. Or, tandis que ce dernier est en train de se faire à notre insu, le premier processus est loin d'être entamé.

Les sauts spectaculaires de la science, vus il y a quelques années comme un défi à la culture, sont devenus ces derniers temps une avalanche toute puissante devant laquelle la culture est démunie et désintégrée. Incapable de résister aux nouveaux concepts, aux nouveaux principes philosophiques qui semblent se dégager de la science - tant au niveau de l'épistémologie qu'au niveau de l'éthique, voire de la



métaphysique - la culture se cantonne dans le domaine strict des humanités traditionnelles. Mais malgré l'attrait que peuvent exercer sur nous des esprits habités par l'érudition du passé, nous sommes forcés d'avouer que ces esprits-là sont aussi intéressants qu'un monument ancien où se récapitulent des étapes historiques dépassées. Tant que l'homme dit cultivé restera tout à fait ignare en ce qui concerne les sciences exactes, la culture risque de rester marginale par rapport à l'histoire. Tant que les normes de la cité n'engloberont pas la vision scientifique des choses, tout projet de futur restera incapable d'avoir prise sur la société et de lui conférer une nouvelle orientation.

15. C'est une autre culture qui nous est nécessaire. Une culture qui inclut dans son territoire les démarches de la science, en tant qu'éléments intégrateurs d'un même système. C'est la vieille question de la différence entre culture humaniste et culture scientifique qu'il faut dépasser. "Le binôme de Newton est aussi beau que la Vénus de Milo: dommage que si peu de gens le savent !" disait le grand poète portugais, Fernando Pessoa. (Et Einstein lui-même n'a-t-il pas passé sa vie dans la recherche de l'équation qui rendrait compte de la beauté de l'univers ?

Une telle intégration s'avère indispensable, à terme, au contenu même de la démocratie. Il y va des systèmes de représentation, de la maîtrise de l'environnement créé par l'homme, de toute projection d'une société dans un futur ouvert.

L'homme contemporain ne peut agir de façon consciente



dans la cité que dans la mesure où la culture est entendue comme enveloppant les acquis de la science et où la science est elle-même rendue accessible à tous les hommes sans discrimination. Face à une civilisation en miettes à cause de son pouvoir scientifique, il revient à la culture de refaire sa propre intégrité pour que la vie démocratique puisse s'exprimer librement.

Des contenus démocratiques en évolution

16. La culture subissant une crise profonde, la démocratie en est atteinte. Pas seulement la démocratie dans ses formes actuelles, mais le concept qui la sous-tend. Il se peut que l'échec de certains régimes démocratiques récents soit dû autant à l'absence de pensée créatrice au niveau culturel qu'à l'incapacité manifeste d'incorporer dans le concept de démocratie les acquis du monde de la pensée.

Les valeurs démocratiques auxquelles on fait appel encore aujourd'hui viennent de sociétés précédant la révolution industrielle. Dans ces sociétés, chaque valeur culturelle était envisageable en elle-même, en toute clarté. Les interactions étaient des interactions simples, au premier degré. 'Liberté, égalité, fraternité' n'étaient pas, certes, des



concepts faciles. Mais leurs contours sociaux - tels qu'ils ont été établis par les trois révolutions fondatrices de l'époque moderne - étaient nets et bien définis. Et ceci à un tel point qu'on pourrait, à titre d'exercice, attribuer à chacune de ces révolutions la primauté d'une des valeurs de la trilogie consacrée. Voilà ce que nous nous proposons de faire dans les trois paragraphes suivants.

17. Ainsi on pourrait dire que le concept clé de la révolution française est celui de la liberté. D'après l'idéologie des encyclopédistes, chaque homme n'est vu comme partie prenante de la société, comme citoyen (maître de la cité), que dans la mesure où il est libre. Il ne s'agit pas de définir dans le concret les conditions matérielles où cette liberté peut s'exercer. Ce qui importe c'est la proclamation de la valeur de liberté en soi, valeur pour laquelle des milliers d'individus se sont battus et ont risqué leurs vies.



Ce qui fait question aujourd'hui c'est le leurre d'une liberté entendue comme simple principe abstrait, sans prise avec la réalité quotidienne. Qu'est-ce que la liberté dans le contexte de contraintes où nous vivons ? Qu'est-ce que la liberté pour ceux qui n'ont pas accès aux seuils minimaux du bien être économique ou pour ceux qui subissent l'oppression grandissante du trafic, du bruit, des horaires encombrés ? Quand on pense aux conditionnements créés par les exigences des pouvoirs économiques, par les produits toujours nouveaux sur le marché, par l'information au-delà de ce que l'individu demande, on se rend très facilement compte du fait que le concept de liberté ne peut pas être réduit à la seule panoplie des libertés civiles du XIXème siècle. Un nouveau credo révolutionnaire s'impose.

18. Dans la révolution de l'indépendance américaine, c'est une fresque d'égalité qui nous est suggérée. Le continent était ouvert à tous ceux qui cherchaient le nouveau monde. Leur passé comptait peu. Dans la lente progression des



établissements humains dans la marche vers l'Ouest, tous ont (au moins théoriquement) la chance de recommencer leurs vies. Face à la conquête de nouveaux espaces, à la mainmise sur les biens naturels et, plus tard, face à la loi, l'égalité est le grand principe intégrateur dans lequel l'aventure américaine devient possible .

Ce n'est que beaucoup plus tard que les ambiguïtés présentes dans le mythe égalitaire vont être dénoncées. Qu'en est-il d'une égalité où la loi du plus fort élimine tous ceux qui n'ont pas les moyens (matériels ou spirituels) pour s'imposer ? Qu'en est-il d'une égalité qui consacre le mythe du "self made man", mais ne donne pas de fait les mêmes chances à tous ?

Fundação Cuidar o Futuro

Le débat sur l'égalité d'opportunités reste aujourd'hui grand ouvert. Il ne s'agit plus d'une simple re-distribution de biens et de services. C'est tout au long du processus de communication et d'échange entre les personnes, à partir de conditionnements très concrets de caractère socio-économique, culturels, voire géographiques et géopolitiques (rural/urbain, pays périphérique/pays central), que les bases de l'égalité doivent être posées.

19. La révolution russe prend comme bannière la notion de classe, ce qui permet de lui attribuer comme primauté l'idéal de fraternité. La notion de classe crée une nouvelle solidarité



entre tous les exploités face aux privilèges d'une poignée d'hommes détenteurs du pouvoir de l'argent, de la naissance, de la lignée ou du savoir. On proclame la solidarité entre tous les travailleurs du monde. On rêve d'un paradis final où la société sans classe permettra à chacun de voir ses besoins et ses aspirations comblés. Reste à vérifier comment une telle visée a été mise en pratique dans les différentes étapes de la révolution qui a été à son origine. En effet, l'idéal universaliste de fraternité a été profondément mis en question par la lutte idéologique qui, à partir de la IIème guerre mondiale, a opposé l'Occident et les pays de l'Est. Au lieu d'une entente croissante entre les peuples, on assiste à des luttes continuelles pour la conquête de l'hégémonie d'un pays par rapport aux autres. Les propos d'un nouvel ordre international restent un défi sans réponse. Seule une altération radicale des rapports entre les peuples à l'échelle planétaire nous permettra de pressentir ce que pourrait être le nouveau contenu du mot fraternité dans le monde de notre temps.

20. La crise des valeurs est aussi crise des mécanismes et des institutions dits démocratiques. Nés à des moments précis de l'histoire moderne, ces mécanismes et ces institutions reflètent les contextes particuliers qui sont à leur origine. La pratique généralisée du suffrage universel, par exemple,



est liée aux conquêtes des masses travailleuses et à l'indépendance des territoires sous administration coloniale. Les concepts de démocratie représentatives sont associés à la lutte pour des formes de représentation adéquates à l'intérieur d'entreprises bien hiérarchisées.

L'expérience récente de certaines démocraties avancées révèle de façon claire les ambiguïtés contenues dans ces modèles. D'un côté, les élus du peuple s'éloignent de plus en plus de leurs électeurs, en s'enfermant dans les castes corporatistes qui constituent les classes politiques de presque tous les pays. De l'autre côté, les électeurs, déçus par des aspects super-structuraux de la politique, s'ouvrent toujours davantage à d'autres forces, soit des forces organisées touchant à des points-clés de la vie en société, soit des forces aveugles, issues des mass media ou de certains phénomènes sociaux qui exercent un attrait profond sur les masses (festivals de musique, vedettariat, nouvelles croyances religieuses, etc.)



III. DE LA CULTURE AU SYSTEME CULTUREL

Un système où "tout se tient"

21. Les constats que nous venons de faire - l'homme exilé dans son temps, une culture à contenus pré-scientifiques et une démocratie bâtie avec des valeurs et des mécanismes en pleine évolution - aident à comprendre pourquoi de tous côtés on essaie de définir ce qu'on entend par culture.

En effet, dès la fin des années 60, avec la mise-en-place de politiques culturelles et l'utilisation fréquente du concept de développement culturel, des efforts ont été faits pour clarifier et enrichir le contenu même du concept de "culture". C'est ainsi qu'on est arrivé à l'établissement de plusieurs grilles d'analyse dont nous reprenons ici deux exemples élocidatifs :

Pour Michel de Certeau, dans son oeuvre "La culture au pluriel", le fait que la culture devienne un neutre - le culturel - "est le symptôme de l'existence d'une poche où refluent les problèmes qu'une société a en reste, sans savoir comment les traiter". L'auteur parle de la culture comme un "non-lieu, où tous les réemplois sont possibles", mais ce "non-lieu" a pour lui un contenu précis, à savoir: a)"les traits de l'homme cultivé"; b)"un patrimoine à préserver"; c)"l'image, la perception ou la compréhension du monde propres à un milieu ou à un temps donné"; d)"les comportements, institutions, idéologies et mythes dont l'ensemble caractérise une société à la différence des autres"; e)"l'acquis en tant qu'il se distingue de l'inné". (8)



Pour Edgar Morin, - dans son livre "L'esprit du temps 2, Nécrose" - la notion de culture ("obscur, incertaine et multiple") couvre :

- a) "un sens anthropologique où culture s'oppose à nature";
- b) "un sens anthropologique où la culture relève de tout ce qui est pourvu de sens - à commencer par le langage" ;
- c) "un sens ethnographique où le culturel s'opposerait au technologique et regrouperait croyances, rites, normes, valeurs, modèles de comportement" ;
- d) "un sens sociologique encore plus résiduel, récupérant les déchets non assimilables par les disciplines économiques, démographiques, sociologiques";
- e) "la conception qui centre la culture sur les humanités classiques et sur le goût littéraire-artistique" (9)

22. Dans ces deux exemples nous trouvons déjà quelques indications.

D'abord il y a une continuelle oscillation entre un sens total et un sens résiduel de la culture. Tantôt elle est globalisante tantôt elle est sectorialisée. Si les dangers de la sectorialisation sont évidents en réduisant la culture à un seul aspect de l'activité humaine, le problème de la culture en tant qu'englobant n'est pas moindre. En effet, face à une réalité morcellée, dispersée, discontinue et multiple, la culture ne peut se présenter comme englobant que dans la mesure où elle se légitime comme "théorie" du réel. Or, trop souvent les théories deviennent rigides et absolues et se muent en idéologies ou en voies de "salut" privilégiées.



Deuxièmement, dans la simple énumération de ses composantes, la culture offre à l'analyse une réalité dynamique, complexe et changeable, en continuelle interaction avec d'autres éléments de la vie sociale. Dès qu'un des éléments de la culture est approché, tous les autres sont affectés. D'où l'impossibilité de fixer la culture à une quelconque description statique, immuable, ayant des rapports extérieurs avec d'autres aspects de la vie sociale et politique. En elle tout se tient.

23. Les références au caractère structurellement complexe et mouvant de la culture sont de plus en plus fréquentes. C'est ainsi que la culture apparaît "constituée par les systèmes qui assurent l'opération que l'on peut appeler d'aspect informationnel de la vie sociale. C'est-à-dire, essentiellement, les valeurs, les normes, les systèmes de représentation, les différents arts (entendus comme savoir-faire), les systèmes d'expression et les systèmes symboliques"(10).

Même quand les analyses semblent se limiter à l'aspect simplement descriptif de la culture, la référence à la complexité est toujours là : "Les humanités et les arts, les sciences et les techniques, le réseau des communications et des relations, la magie de la poésie et la transcendance des religions, toutes ces sphères d'action et de pensée spéculative constituent ensemble le complexe structural qu'est une culture" (11). C'est dire que la culture en tant qu'ensemble appartient



d'avantage aux équilibres métaboliques ou cybernétiques qu'à ceux d'une anthropologie ou même d'une sociologie fixiste. C'est dire que la culture ne peut être approchée aujourd'hui que dans une perspective systemique.

Une approche systemique

24. Une telle approche est plus conforme à la réalité des choses où l'observation la plus rigoureuse ne permet plus de voir chaque élément dans son isolement. Dans notre effort pour capter l'objectivité du réel, nous ne pouvons que fixer notre attention sur des convergences ou coïncidences ponctuelles, sur des inter-dépendances structurelles, sur la façon enfin, dont s'établit dans chaque situation et à chaque période l'équilibre entre les différents aspects du système culturel.

Les activités dites "culturelles" sont le produit de facteurs multiples et engendrent, à leur tour, des conséquences multiples, dans un enchevêtrement difficilement analysable de causes et d'effets. Ce qui nous concerne n'est donc plus chaque facteur pris en soi, mais la relation de système entretenue par des facteurs culturels entre eux, et par leur ensemble avec chacun des autres sous-ensembles du tissu social.



Ceci n'est pas nouveau. Nous rejoignons la vision traditionnelle qui regarde la culture comme pénétrant toute activité humaine depuis les coutumes traditionnelles, les rythmes et les styles de vie jusqu'aux aspects les plus sophistiqués de la création intellectuelle. Ce n'est que récemment que le besoin de gérer opérationnellement les biens dits culturels a fait surgir des politiques culturelles sectorielles, ce qui a, en quelque sorte, caché la toile de fond dans laquelle s'inscrivent tous les actes de l'homme dans la cité.

25. Dire que la culture fait système signifie d'abord que la culture intègre des composantes diversifiées, également

Fundação Cuidar o Futuro

*/.



importantes et solidaires entre elles. C'est donc la relation dynamique de ces différents éléments qui rend compte de chaque réalité culturelle spécifique. Dans chaque moment ou chaque situation donnée, il y a un nouvel équilibre, une nouvelle configuration (gestalt). Seule la percée globale (systémique) de chaque réalité culturelle nous permet de déterminer l'efficacité propre de la culture dans le corps social tout entier.

L'approche systémique prend acte de la complexité de l'existence : "Nous commençons à comprendre ce que veut dire le mot complexité : c'est de ne pouvoir isoler totalement un phénomène pour le comprendre, c'est, au contraire, la nécessité de le relier à ses articulations naturelles" (12). À l'âge des ordinateurs, il devient possible de rapprocher une multitude de variables dont autrement l'analyse n'aurait pu rendre compte.

Les antinomies présentes dans le concept de culture, tel qu'il s'est développé pendant les dernières décennies, trouvent dans cette approche un traitement adéquat. Il ne s'agit pas d'exclure un facteur pour en privilégier un autre, ni d'effacer des contradictions par peur de l'affrontement qui les oppose les unes aux autres. Il s'agit plutôt de résorber les contraires - catégories abstraites de la pensée - dans le tissu organique du réel.

Dans l'effort de globalisation qui caractérise toutes les



politiques culturelles d'aujourd'hui, seule l'approche systémique permet une interaction dynamique entre tous les éléments présents ; contenus culturels, planification d'objectifs à court et à long terme, moyens et instruments des actions culturelles, structures et méthodes de travail.

26. Parler de système culturel nous renvoie aux rapports entre les différents systèmes qui soutiennent la société. Chacun de ces systèmes a ses lois et ses codes autonomes. Chacun s'auto-organise à partir de son dynamisme propre. Mais tous les systèmes sont profondément interdépendants. Tous font partie du système majeur qui est la vie elle-même.

En s'organisant lui-même, le système culturel ne demande à l'extérieur que les conditions de sa survie. En d'autres termes, il demande aux systèmes qui lui sont extérieurs - en particulier au système politique - la pleine liberté de vivre en tant que système autonome.

Ce qui est en cause dans l'organisation de la cité aujourd'hui est le besoin explicite de repenser et réorganiser la société à partir des exigences de zones simultanément autonomes et interdépendantes. C'est là que l'approche systémique de la culture pourra introduire du nouveau, capable de vivifier d'autres réalités.

